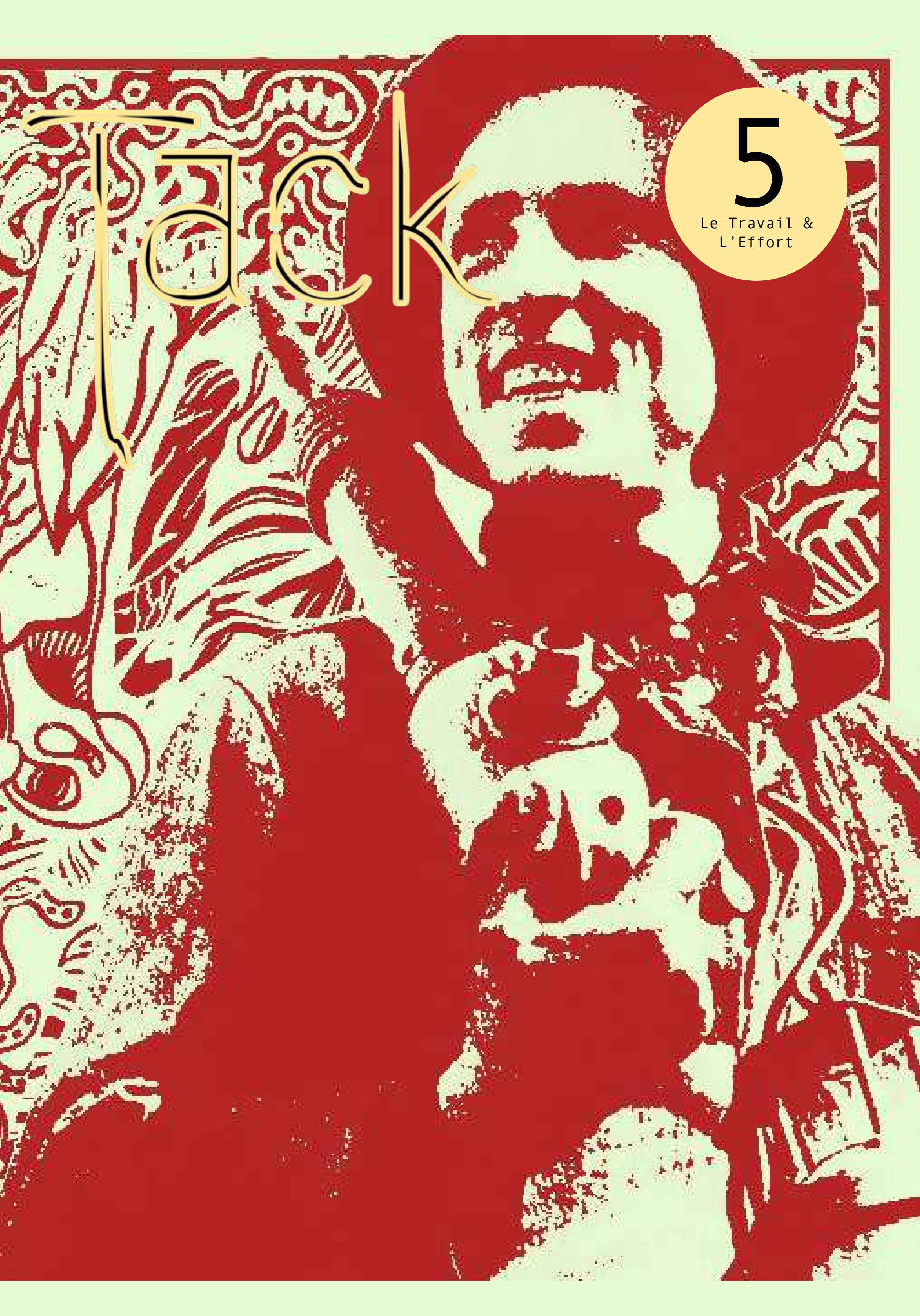




BACK

5

Le Travail &
L'Effort

EDITO

Le décret est tombé au ministère de la santé

Le couperet est tombé sur des têtes mal nommées.

Personnel soignant primé

Personnel soignant déprimé

A croire que le soin vaut de l'argent dans certains établissements

A croire que le soin soit méprisant dans d'autres établissements.

Prise en charge des patients

Encensé pour les uns

Banalisé pour les autres .

20h tout le monde aux fenêtres pour nous applaudir

Demain tous dans la rue pour nous
Bannir.

Nous les soignants, parents conjoints ou amants .

Toujours dans le soin, toujours aidant

Nommés comme des héros

Considérés comme des blaireaux

Béatrice Demay - Infirmière



RETROUVEZ-NOUS SUR
NOS RÉSEAUX SOCIAUX

@tack_journal



TACK



VOUS POUVEZ SOUTENIR
LE JOURNAL



<https://fr.tipeee.com/tack>

PLUS DE CONTENUS SUR
NOTRE SITE

lejournaltack.com



Si tu souhaites nous contacter,
écris nous à cette adresse :
tackjournal@gmail.com



Depuis Mars, les articles de nos journaux sont
disponibles en anglais sur notre site internet.

**Since March, our articles are available on our
website.**

SOMMAIRE

Couverture : RV X EP

@e_p_draws2 @roman.vrn

2 : Editos

Béatrice Demay

3 : Sommaire

Illustrations par Amélie de @trace_un_trait

4 - 5 : Nouvelle

PREMIÈRE PARTIE - Le plus heureux des Hommes - La
Fourrière. - Alexandre Quichaud

6 - 7 : Critique du film Iranien Gabbeh

par Heolruz

8 : Illustration originale

par Hipstoid

9 : Travail, dépression et jeux vidéos

par Bastien Silty

10 - 11 : Première réflexion à propos du travail.

Le mérite ne serait-il que de la chance ?

par Mayli

12 - 13 : Seconde réflexion à propos du travail.

Travail : et si nous le repensions avant de le reprendre ? par
Nicolas Gruczka

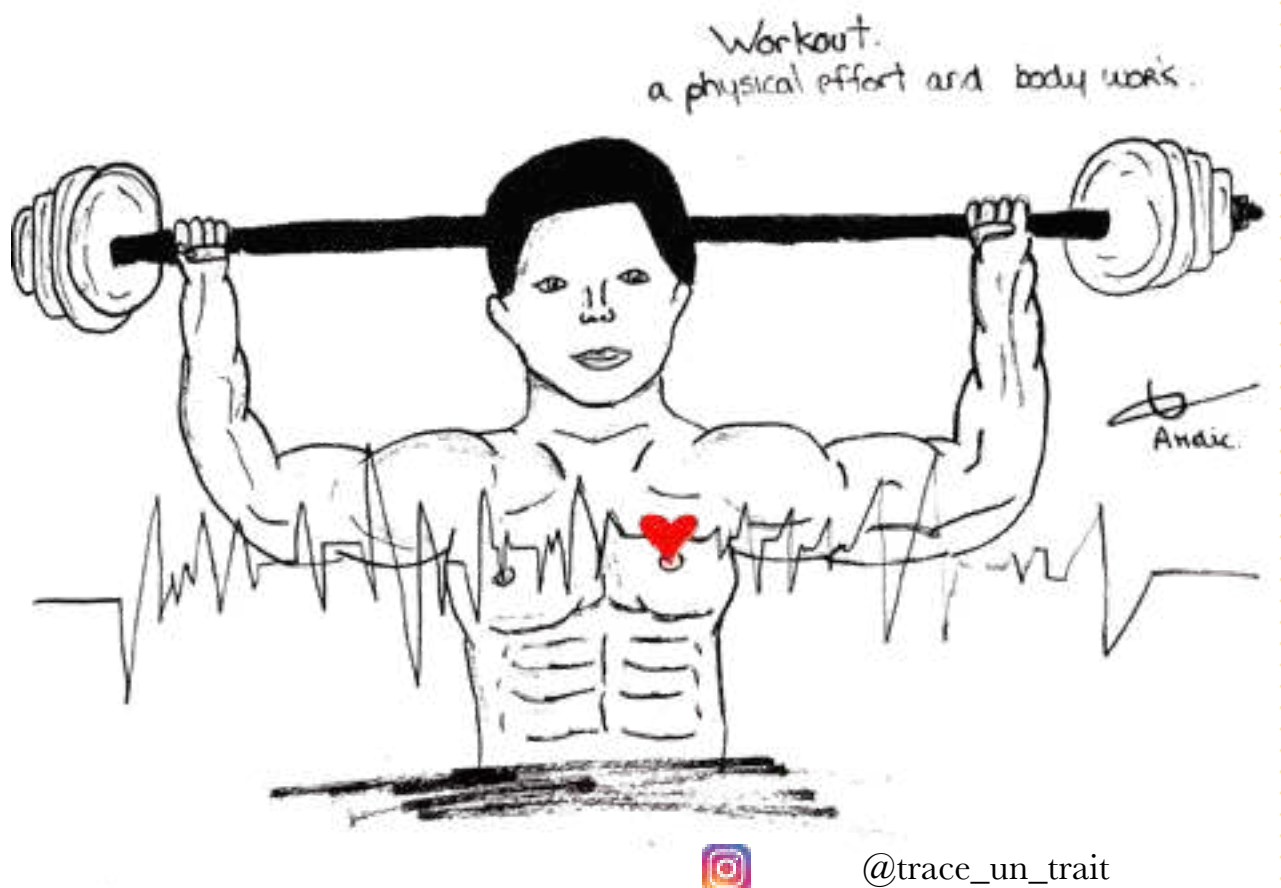
14 - 15 CHRONIQUE MUSCIALE

lo-fi, « do it yourself » et soundcloud, des travailleurs et travailleuses
plus qu'en solopar Hugo Verdier.

16 : Illustration originale

de Graphizm

17 : L'Ours.



@trace_un_trait

LE PLUS HEUREUX DES HOMMES

PREMIÈRE PARTIE

LA FOURRIÈRE

Le réveil était difficile ce lundi matin. Si elle en avait parlé à sa mère, celle-ci lui aurait aussitôt répondu que les grandes villes rendraient le plus sain des hommes malade et fou. Mais Manon savait pertinemment les raisons de son sommeil léger. Sa mutation au Commissariat Général de Police de Bordeaux était pour elle une aubaine mais ses tripes ne suivaient pas l'engouement. Il fallait repartir à zéro, peut-être même en dessous étant donné l'ignorance de la jeune fille du rythme de vie urbain.

Premier réflexe de la journée, mettre sa paire de lunettes, sans quoi le reste de la journée aurait été un calvaire. Le second, aller évacuer le repas de la veille. Elle s'assura de dissimuler son passage obligé mais si peu élégant grâce à son nouveau spray « Senteurs des îles ». Sa routine de la campagne l'avait suivi en même temps que ses quelques bagages. Celle-ci l'amena par conséquent à la cuisine où elle prépara un thé. Pendant que l'eau remuait, elle eut grand mal à se décider entre « Menthe détox » et « Agrume bien-être ». Se dirigeant vers son minuscule salon, elle arrosa sa plante, un Yuka, reçu lors de son pot-de-départ puis alluma son ordinateur portable.

La plupart des réseaux sociaux y passa. Sur ses fils d'actualité s'enchaînèrent publications de ses proches épanouis et vidéos sponsorisées sur les chiens. Une de ses obsessions. Son amour pour les canidés avait débuté à l'acquisition par sa famille de César, un Colley à poil long. Le 3 pièces était jonché d'accessoires à l'effigie de ces bêtes poilues.

Mélancolique de ses contacts qu'elle n'aurait plus l'occasion de croiser, elle envoya une série de messages pour prendre des nouvelles. « Coucou ! Comment ça va depuis ? ^^ De mon côté tout se passe nickel, la ville est top et les gens aussi ! » Pas de réponse. Un autre onglet s'ouvrit et elle sélectionna dans les recommandations une vidéo de méditation. Des conseils de spécialistes autoproclamés, des accompagnements au piano ou au xylophone. Manon vida sa tasse mais n'en ressentit pas les effets relaxants inscrits sur l'emballage. Une ancienne collègue lui suggérait dans ces moments-là, d'inspirer un grand coup et de se concentrer sur des souvenirs positifs.

Sous la douche, elle appliqua un savon acheté en boutique spécialisée. L'arôme, combinaison incohérente et maladroite d'effluves de banane et de gousse de vanille. En sortant, elle mit une serviette malgré son unique présence dans son appartement de célibataire. Elle se répéta face au miroir de la salle de bain à quel point elle était résolue. Néanmoins, les gargouillis faisaient de mauvais menteurs.

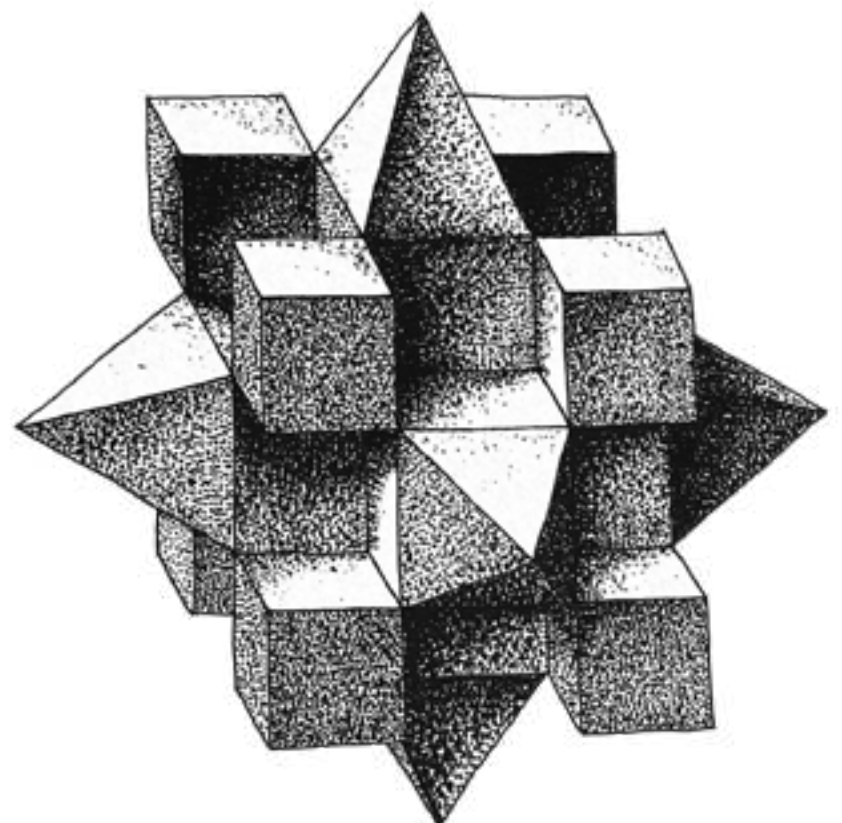
Pour se préparer à une pluie d'hiver incessante, elle ouvrit sa penderie. Le catalogue à sa disposition était fourni. Elle fléchit les genoux pour partir du rangement à chaussettes et remonter méthodiquement jusqu'au choix décisif de l'écharpe. Se sachant frileuse, elle enfila ses plus épaisses chaussettes par dessus ses collants. Son slim la serra ni trop ni pas assez. Son soutien-gorge l'étouffa légèrement.

Plusieurs contorsions de bras plus tard, elle le réajusta. Par dessus sa chemise laiteuse, un pull à col roulé rouge pale l'aurait protégé de la pluie. De son porte-manteau, elle retira un veston au textile lisse sans reflet. Maintenant chargée à ras-bord de tissus, elle s'examina une dernière fois dans le miroir avant d'affronter la pluie glaciale. Mal vêtue, le crachin ne tarderait pas à atteindre son humeur comme ce fut le cas pour ses voisins.

Du peu de temps que Manon avait passé dans la métropole, seuls les regards vides et les teints blafards s'étaient présentés pour l'accueillir. C'est d'ailleurs ce que lui rappela sa voisine de palier alors qu'elle descendait les poubelles avec autant de joie qu'une telle activité pouvait procurer à sept heures du matin.

La porte de l'immeuble fermée, son attention se porta désormais sur le bureau de tabac en bas de sa rue et, comme cela était pratique, à proximité de son arrêt de bus. Manon prenait toujours les mêmes cigarettes, notamment car elles étaient une des rares à être commercialisées à Saint Joris De Chalais, le village de son ancien service en pleine France rurale. Face au comptoir, elle échangea brièvement des formalités avec le vendeur, non pas que l'intention vint d'elle mais l'homme comprit immédiatement que Manon n'était pas du coin. Quelque chose dans son accent ou sa manière d'engager la conversation apparemment. Sans rebondir à la remarque, elle alla à l'essentiel et quitta les lieux, troublée par les soupçons perspicaces du vendeur.

Après quelques minutes d'attente, elle monta dans le bus rempli à en faire vomir les fenêtres. Le frottement des feuilles la fit se pencher sur un journal tenu par un vieil homme. Un k-way bleu-gris recouvrait cet homme écrasé de petite taille et frêle. Ses doigts fins auraient pu perforer les feuilles agrippées. Les remous du bus n'interrompaient pas sa lecture. Fixé sur ses appuis, le corps aussi raide que les barres métalliques qui l'entouraient. Il était en effet debout à défaut d'avoir pu s'asseoir sur un des sièges, le plus proche étant occupé par un lycéen affublé d'écouteurs. C'est d'ailleurs l'observation de cette situation qui incita Manon à demander à l'adolescent de laisser sa place au senior.



« Le siège est libre si vous le souhaitez monsieur, indiqua-t-elle.

- Vous êtes bien aimable mademoiselle.

- Je vous en prie, je n'ai pas besoin de mon uniforme pour rendre service, dit-elle avec une fierté non dissimulée.

Si elle n'était pas bavarde, parler de son métier ne lui imposait aucun effort. Elle dirigeait d'ailleurs souvent les conversations vers ce sujet.

- Vous êtes donc pompier ?

- Policière, monsieur. C'est mon premier jour de service à Bordeaux, dit-elle d'un sourire radieux contrastant avec le climat actuel.

- Je vous souhaite alors la bienvenue dans notre magnifique ville ! Vous verrez ce ne sont pas les occupations qui manquent. Regardez-moi ce journal, je pourrai assommer le premier venu avec ce tas de papiers bourré d'histoires.

- Je veux bien vous croire. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai été appelé. Non pas que là où j'étais il ne se passait rien mais ici mes collègues ne trouvent plus le temps de se poser sur leurs chaises de bureaux.

- Ça me fait bien de la peine ce que vous me dites-là... Et ça ne date pas d'hier ! Quand je suis arrivé à Bordeaux, il y a de cela quelques années maintenant, vous ne vous risquiez pas à sortir sur les Quais. Et c'est pas en faisant des travaux de réaménagement partout que vous allez faire partir les criminels. C'est même pire, ils se cachent maintenant. »

Ne sachant pas de quelle manière renchérir sur la conversation déviant vers des sujets sur lesquels elle n'avait que de vagues connaissances, elle se contenta d'un sobre hochement de tête et souhaita une bonne continuation au vieil homme.

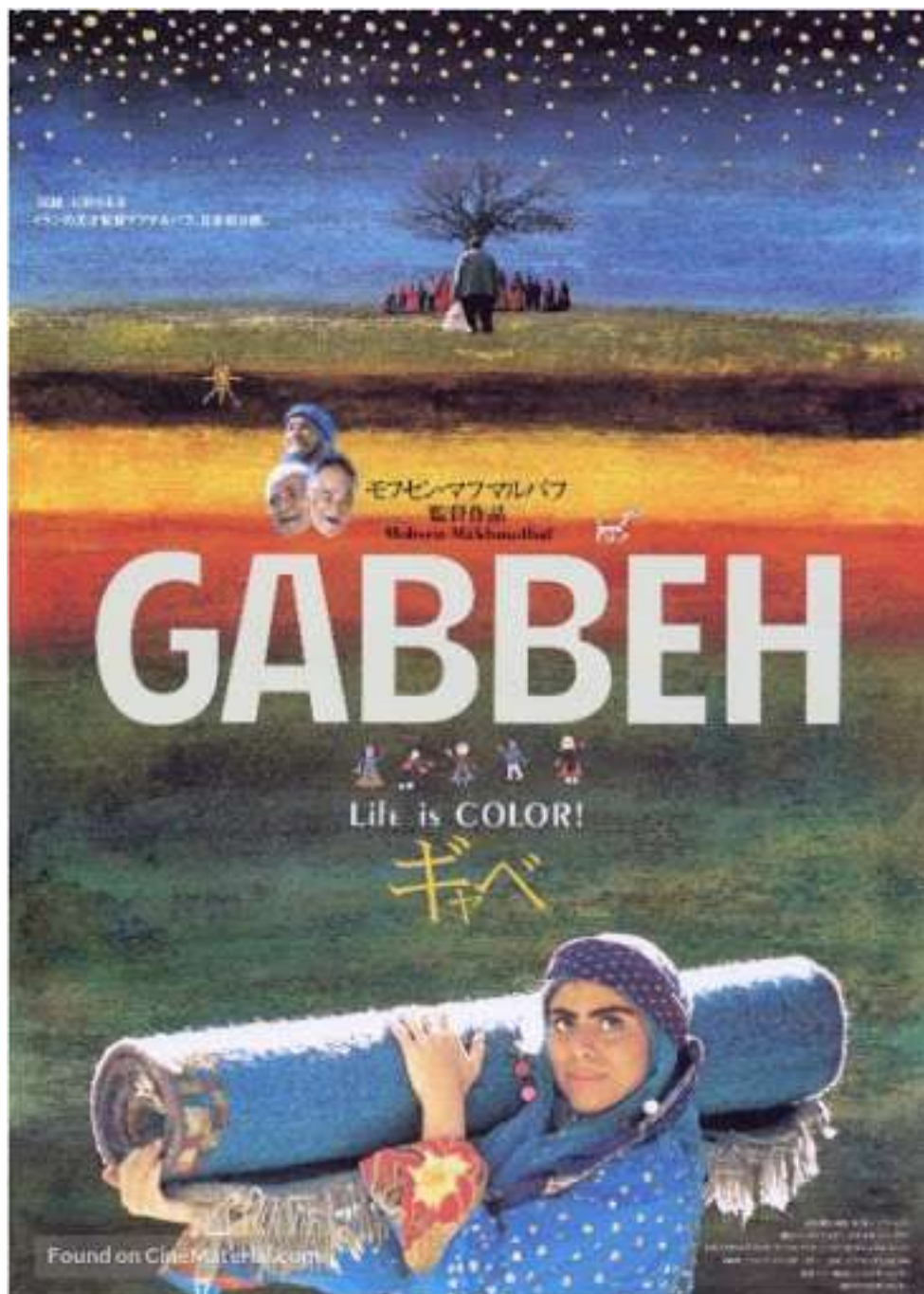
Cette bulle de civilité n'avait pas complètement effacé le trajet de bus et Manon cherchait de quoi désormais maintenir son esprit en éveil, le thé s'étant avéré inefficace. Par réflexe, elle se tourna machinalement vers le journal que tenait encore le vieil homme entre ses mains usées par une longue vie d'ouvrier. Le quotidien était ouvert sur un fait d'actualité locale concernant des détériorations de biens publics, quelques vols et éléments aberrants, justifiant l'existence de cette affaire autrement des plus classiques dans un journal, la récurrence d'agressions sur animaux retrouvés mutilés sur la voie publique. Les événements avaient eu lieu au sein du même quartier dans un périmètre d'action et une temporalité suffisamment resserrée pour aller aux suppositions les plus extrapolées. « Mériadeck ». Le nom de ce quartier fit étrangement écho à Manon, il devait se localiser non loin de sa destination. Elle ne détenait pour l'instant que les adresses de son nouveau domicile et son lieu de travail. Finalement, la lecture de l'article suffit à combler l'attente et, lorsqu'une voix synthétique prononça l'arrêt « Palais de Justice », Manon appuya après quelques bousculades de-ci et « pardon » de-là, sur le bouton d'appel encore moite et chaud des précédentes manipulations.

À la chaleur étouffante du transport se succédait le vent humide fouettant la frange de la jeune femme ainsi que le peu de végétation restante en centre-ville. Manon avait le choix entre prendre le tramway, même si cette option ne lui plaisait guère au vu de comment elle reprenait son souffle après avoir été comprimée par l'afflux d'usagers, ou poursuivre à pied. Précautionneuse avant d'être spontanée, elle avait au préalable vérifié la durée du trajet la veille et savait qu'il ne lui restait qu'une quinzaine de minutes à pied à parcourir, à défaut de savoir autre chose du territoire.

Ainsi, elle traversait un large cours, aux trottoirs tout aussi larges, recevant parfois une bourrasque en pleine figure accompagnée de quelques feuilles provenant des jardins qu'elle aperçut dans les hauteurs. Elle visualisait difficilement l'agencement des lieux et les rares plantes présentes à différentes hauteurs d'escaliers, étages, balcons ou passerelles troublaient sa représentation fébrile de son environnement. Où s'arrêtait le trottoir et où débutaient les seuils des immeubles ? Est-ce que n'importe qui pouvait s'aventurer au sein de cette façade organique ? Si l'on en croyait la signalétique, le quartier Mériadeck accueillait d'une étrange façon la nouvelle bordelaise. Le commissariat enfin visible, cette pensée disparut aussi soudainement qu'elle était apparue.

GABBEH , UN FILM DE MOHSEN MAKHMALBAF

Critique par Heolruz



Difficile est la définition du travail. D'abord au cinéma mais surtout dans tout l'art puisqu'il est difficile d'associer à un peintre les grands efforts qu'il entreprend pour faire ses tableaux. Ce que j'entends par cette difficulté de définition c'est que l'on s'imagine le pinceau de l'artiste voguer naturellement sur la toile. Comme si, sans aucun effort l'artiste parvenait à contrôler ses gestes. On résume seulement la toile et sa beauté à un unique produit du génie humain. Plus largement nous ne voyons dans les œuvres des artistes (qu'elles soient cinématographiques ou d'un autre domaine de l'art) que le résultat final. Nous ignorons tout du processus et du travail qui a été accompli, nous ignorons tout des épreuves et des problématiques qui ont été résolues. Si l'on avait conscience des efforts produits pour aboutir à de tels résultats, si on les célébrait à leur juste valeur alors sans doute l'Humanité en sortirait grandie. Néanmoins la société dans laquelle nous vivons accorde une place plus importante au produit qu'au processus. La consommation à outrance des biens du capitalisme (dont les films font entièrement partie) n'a pas attiré l'œil du grand public sur le travail fourni et réalisé mais seulement sur celui achevé et polis. Pour raccrocher le sujet du travail au film que je vais vous présenter je vais reprendre le personnage du peintre. Celui-ci pour réaliser ses tableaux, ses dessins, à besoin de couleurs qui sont présentes dans la nature, mais aussi d'un savoir, d'une maîtrise qui se transmet par les âges. Ainsi voici Gabbeh un film qui s'intéresse à la transmission de ce tapis traditionnel éponyme (gabbeh), un héritage particulier en Perse.

Sorti en 1996, c'est un film iranien de Mohsen Makhmalbaf, à cette époque le réalisateur est très populaire en Iran. Il a réalisé de nombreux films mais aussi joué dans Close-Up (1990), œuvre qui est tiré d'un fait divers où un jeune homme se fait passer pour Mohsen Makhmalbaf lui même afin de vivre plus que dignement. Ce film est réalisé par l'autre grand réalisateur iranien du moment, Abbas Kiarostami (il faut voir Le Goût de la Cerise – 1997). Mohen Makhmalbaf n'a pas le regard tourné vers le grand écran puisqu'il est écrivain.



Partisan de la république islamique et opposé au Shah d'Iran, à sa chute il publie deux romans puis se tourne vers le cinéma. Bien qu'il incarne totalement les valeurs du régime, Mohsen Makhmalbaf découvre en visionnant aux archives nationales, l'existence d'œuvres et de travaux qui bouleversent alors sa vision des choses. Il devient dès lors un des critiques du régime. Et il peut se le permettre (l'Iran ne connaîtra qu'un virage autoritaire qu'autour des années 2000) puisque dès 1987 avec Le Camelot, il rencontre un grand succès et acquiert une certaine notoriété dans l'espace public iranien. Gabbeh est pour autant l'une de ses premières œuvres qui connaît une reconnaissance internationale. Et il s'en suivra avec Mohsen Makhmalbaf de très bons films tels que Le Silence (1998) ou Le Tableau noir – 2000 (film réalisé par sa fille, Samira Makhmalbaf et produit par Mohsen et sa société), ce dernier sera récompensé au festival de Cannes. Les succès de la fin des années 1990 cachent néanmoins le désengagement de l'état iranien auprès du cinéma et l'immiscion de plus en plus grande des investissements privés.



Le film Gabbeh fait référence à un tapis persan, c'est un film très coloré. Par définition les tapis persans le sont, ils possèdent toute sorte de couleur mais il en existe de nombreux types. Tout comme les tapis ottomans, ils sont faits avec un savoir artisanal très développé et très pointu. On y représente uniquement des formes (en Iran, la religion n'admet pas de représentation humaine) et sont faits avec des tissus précieux. Celui que nous avons dans ce film n'a pas pour vocation d'être vendu, mais d'être donné en héritage.

Le tapis est un objet important dans la communauté nomade persane que nous suivons. De plus il est tout à fait rustique, il n'est pas précieux au sens pécuniaire. Ce sont leurs traditions, ils tissent dessus des formes aussi bien humaines qu'animales et représentent des étapes de la vie des habitants de la communauté. Par exemple pour un mariage, une naissance, un deuil... Il est doublement important puisqu'il incarne aussi dans ce film une femme qui recherche à tout prix un mari, celle-ci est littéralement dans le « gabbeh », elle est le « gabbeh » et apparaît suite aux discussions où un vieux couple de la région se remémore les souvenirs de leurs vies passées. Débute alors une longue histoire d'amour et on comprend vite que ce qui n'était pour nous qu'un simple tapis coloré représente un pan de l'histoire perse. Ces histoires qui s'entremêlent dans une nature traversée par ces peuples nomades célèbrent une vie qui se déroule au rythme des voyages et des quelques rencontres. Ainsi l'oncle apprend aux jeunes enfants ce que la nature apporte, et en cueillant les fleurs aux couleurs primaires il permet à tous de nous rappeler ce qu'est réellement l'éternité. On peut ainsi saisir que le « gabbeh » n'est pas seulement un objet utile mais aussi un savoir, un travail qui possède en lui une âme et le labeur de toute une vie.



Pour conclure, le cinéma iranien ne se résume absolument pas à seulement Mohsen Makhmalbaf et Abbas Kiarostami bien qu'ils réalisent et réalisaient encore de belles œuvres comme Le Président (2015) ou Like Someone In Love (2012). Et on connaît sans doute bien mieux Marjane Satrapi, autrice, dessinatrice et réalisatrice, notamment pour Persepolis (2007). Il existe pour le cinéma iranien également un cinéma de court-métrage et je pense qu'il est tout à fait intéressant de visionner Hommage aux professeurs (1977) d'Abbas Kiarostami qui s'intéresse au dévouement des personnels de l'enseignement, du travail fourni et des efforts produits dans des conditions difficiles.



TRAVAIL, DÉPRESSION ET JEUX VIDÉOS

BASTIEN SILTY



Si ce tweet sarcastique de Siobhan Thompson n'est que partiellement vrai, il laisse à la dépression une place de choix dans les jeux vidéo. Et pour cause, celle-ci est partie prenante dans la création d'une oeuvre. Pour des raisons bien différentes si l'on étudie un Triple A (ou AAA, terme désignant les jeux provenant d'une grosse production) et un jeu indépendant. C'est donc dans cet article garanti sans spoil que l'on va étudier les liens entre travail et jeu vidéo.

A commencer par le jeu indépendant qui semble avoir une thématique favorite: le deuil et la dépression. Pour le jeu indé on va parler de Celeste (25 janvier 2018) de chez Matt Makes Games et Sea of Solitude (5 Juillet 2019) provenant de Jo-meï Games. Enfin, on fera un tour vers les burn out causés par Epic Games et Fortnite (Novembre 2017) Un développeur indépendant comme suggérée par Bounthavy Suvilay dans son livre "Indie Games" a trop de problèmes à gérer lors de la création de son histoire qu'il ne peut penser à la suite. Elle insiste sur le fait qu'un jeu indé est un investissement total. Un investissement financier mais aussi celui de son temps et de son énergie. Les créateurs de flappy bird (2013), Antichamber (2013) ou encore Ridiculous fishing (2013) sont tombés en dépression à la sortie de leur jeu. Pour des raisons diverses: un manque de but une fois le jeu publié ou bien un sentiment de culpabilité quand les rentrées d'argent étaient bien plus importantes qu'ils ne l'espéraient. Ce changement brutal de situation doublé d'incompréhension est le facteur de beaucoup de jeu indé, surtout chez les debuts game, les premiers jeux des créateurs. Le jeu indé se fait par des groupes de 10 à 15 passionné·es, si ce n'est moins, soit dans un garage ou des petits locaux. Par exemple, ils sont 7 pour Extremely Ok Games (les créateurs de Celeste et TowerFall), 13 chez Jo-meï Games et chez Nomada Studio (les créateurs de GRIS) ils sont 10 dont 7 à la musique.

Celeste raconte l'histoire de Madeline, dépressive tentant de gravir une montagne. Sur le trajet elle rencontre plusieurs personnages qui vont l'aider de différentes manières. En grossissant un peu tout ça, l'histoire se réduit à une volonté de remonter la pente, aidée de ses amis. C'est l'histoire du studio de Matt Makes Games qui après la réussite de TowerFall a habité dans une colocation avec trois autres créateurs où ils créeraient leur futur jeu vidéo.

Pour autant, il s'est vite retrouvé à travailler trop pour le développement sur de nouvelles consoles de TowerFall. Iel a pu expliquer que le succès retentissant de TowerFall pourrait amener une rentrée d'argent telle que sa colocation allait s'effondrer puisque la majeure partie des revenus lui reviendrait. La création de jeu vidéo lui a donc amené une nouvelle source d'anxiété qu'il a réussi à surmonter grâce à cette colocation notamment. On retrouve un schéma similaire dans la création de Sea of Solitude de Cornelia Geppert and Boris Munser.

Le jeu suit Kai dans son introspection qui, aidé de ses souvenirs et de son bateau tente de vaincre ses démons. on remarque toutes les phases de la dépression métaphoriques.

Cornelia Geppert a voulu raconter son histoire dans l'art qu'elle pratiquait le mieux: les jeux vidéo. C'est ainsi qu'on se retrouve avec cette oeuvre qui nous parle de dépression perdu dans une mer de solitude. Dans plusieurs interviews Cornelia Geppert se décrit dans sa dépression comme n'étant que l'ombre d'elle-même, cette expression est la base du game design du jeu.



Pour les jeux AAA, c'est l'inverse qui se produit, le burn out est lui aussi présent, mais pour des raisons bien différentes. Dans les grosses productions, il y a beaucoup de gens. Bon j'apprends rien à personne mais ça définit l'ensemble du travail. il y a BEAUCOUP de gens.

Dans la logique capitaliste, le jeu doit se vendre au plus grand nombre, l'histoire se doit donc d'être vendable et édulcorée, le travail des artistes et leurs visions sont donc effacés. En plus, avec la logique de concurrence les jeux doivent sortir toujours plus rapidement et au maximum de leur qualité. Les employés sont donc poussés à faire au plus vite. Cela amène très souvent au burn out de ces derniers. Colin Campbell du site *Polygon* a fait une enquête auprès des développeurs de Fortnite et son succès planétaire en 2017. il y dénonce la nécessité de garder le jeu à sa position de leader, les Battles Royales étant le mode de jeu le plus populaire de ces deux dernières années, plusieurs concurrents ont commencé à s'y mettre. Premier constat, l'immense majorité des employés annoncent avoir fait du 70 à 100 heures de travail par semaine. Pour rappel, la législation française fixe le temps de travail à 35 heures par semaine. Ces heures supplémentaires s'expliquent par deux facteurs majeurs. La première étant la pratique du "crunch", un moyen de pression efficace consistant à demander aux employés de travailler beaucoup plus le temps de sortir la prochaine extension ou le jeu lui-même. Chez Epic Games, ces crunchs ont durés pendant plusieurs semaines voir plusieurs mois et ont (trop) souvent été renouvelés.

La seconde explication est celle du manque de syndicat dans l'industrie vidéoludique. l'IGDA ou International Game Developers Association appelle à une syndicalisation massive afin de stopper ces pratiques destructrices de l'état mental des employés. Ces derniers, souvent appelés pour des tâches simples ou précises sont engagés dans des équivalences d'un contrat d'intérim empêchant alors tout regroupement et toute lutte face à leurs employeurs et leurs idéaux. Cet article a tout de même apporté une plus grande sympathie de la part des joueurs demandant alors de repousser les sorties des jeux et extensions pour laisser les employés avoir une vie. En 2019/2020 plusieurs jeux ont vu leur date de sortie être reportée sans grande indignation de la communauté.

Plusieurs joueurs ont même demandé à Masahiro Sakurai de prendre une pause dans le développement de Super Smash Bros Ultimate puisqu'il semblait être fortement épuisé à chacune de ses apparitions. Ainsi, si le Triple A ne parle pas de la dépression ou du burn out, c'est car il est vécu par des employés ne pouvant s'exprimer, forcés de suivre les indications de patrons n'ayant les yeux rivés que sur les sorties de leurs concurrents.

La pandémie actuelle fait ressurgir un questionnement important autour des emplois jugés essentiels et de leur valorisation sociale et économique. Johann Chapoutot remarque ainsi que « le salaire que l'on perçoit est indépendant de l'utilité sociale de l'activité voire inversement proportionnel à celle-ci » : les héros d'aujourd'hui, comme le gouvernement aime à les appeler, sont moins bien rémunérés que les salariés en télé-travail de secteurs non-essentiels ce qui interroge sur le calcul du montant d'un salaire, et donc sur le mérite à percevoir un haut revenu. Le mythe du mérite, conditionnant nos notions d'échec et de réussite, est ancré dans notre quotidien : les notes à l'école, la sélection à l'université, la concurrence entre les travailleurs et celle entre les entreprises, le système de retraite par points. L'adage est universel : « on récolte ce que l'on sème », justifié par le « si on veut, on peut ». Pourtant, en sociologie, on comprend que notre situation dépend bien plus de notre héritage que de nos efforts personnels

Pour Pierre Bourdieu, l'héritage d'un capital culturel, économique, social et symbolique va générer un système de préférences, de goûts, d'aptitudes qui va définir l'habitus propre à un milieu social donné. Bourdieu écrit que l'habitus est « le social à l'état incorporé » : l'individu se comporte d'une manière qui lui semble totalement naturelle alors qu'elle n'est que le fruit de sa socialisation. Ainsi, les loisirs, les goûts ou même les capacités particulières ne relèvent pas d'un choix personnel ou d'un don naturel mais sont déterminés par notre position sociale. Au sein de la famille bourgeoise, la compétence culturelle - le « bon goût » - est transmise dès le plus jeune âge par l'immersion des enfants dans un environnement cultivé (lecture, théâtre, musée). Au travers de leur socialisation familiale, les étudiants issus des catégories favorisées héritent d'une certaine familiarité avec la culture savante, très proche de la culture demandée à l'école. Inversement, les étudiants issus des catégories les plus défavorisées n'héritent pas des compétences culturelles valorisées par l'école et se caractérisent, par exemple, par une moindre maîtrise de la langue scolaire qui « n'est une langue maternelle que pour les enfants originaires de la classe cultivée ». P. Bourdieu et J-C Passeron interrogent la croyance méritocratique selon laquelle l'école favoriserait l'égalité des chances et la disparition des privilèges liés à l'héritage familial. Cette institution traite en effet tous les élèves comme égaux face à la culture alors qu'ils sont inégaux de fait. Par exemple, lors d'un concours, les épreuves sont les mêmes pour tous les candidats ce qui paraît égalitaire mais les étudiants qui sont proches de la culture savante depuis l'enfance n'ont en réalité que peu d'efforts à fournir relativement aux autres pour satisfaire aux critères du concours : il est donc prévisible que 5,6 % d'enfants d'ouvriers entrent dans les écoles d'ingénieurs (alors qu'on compte 21 % d'ouvriers dans la population active), contre 54 % d'enfants de cadres (18 % de la population active).

Pour justifier les inégalités scolaires obtenues, l'école les rapporte à des inégalités de compétences naturelles, dans une « idéologie du don », alors que Pierre Bourdieu montre qu'elles sont culturelles, acquises au sein d'un milieu social. La dénégaration de l'effet de l'héritage culturel permet finalement à l'institution scolaire de légitimer la reproduction sociale en lui donnant un fondement méritocratique. L'école transforme alors une hiérarchie sociale non légitime – car reposant sur l'héritage familial – en une hiérarchie sociale relativement identique mais légitimée par le mérite scolaire.

Par ailleurs, Jean-François Amadieu, directeur de l'observatoire des discriminations, soutient que la discrimination liée à l'apparence reste taboue mais forte.

Un testing réalisé par Université Paris-1 sur les embauches en poste d'accueil montre que sur 200 envois de CV identiques mais aux photos différentes, la femme blonde reçoit 90 réponses positives contre 22 pour une femme noire (racisme) et 15 pour une femme en surpoids (grossophobie). Le physique est l'objet de nombreux préjugés, les personnes perçues comme belles seraient aussi perçues comme plus sympathiques, plus intelligentes et plus heureuses.

De plus, les critères de beauté occidentaux - mais diffusés dans le monde - sont fondés sur du sexisme, du racisme, de la grossophobie ou encore du validisme, ce qui ne contribue pas à l'acceptation des minorités en question qui auront plus de difficultés pour réussir. Le physique a évidemment un impact sur le caractère : si l'on a l'habitude de se faire rejeter à cause de son physique, la confiance en soi nécessaire pour essayer quelque chose et peut-être réussir se dégrade. En réalité, dans son ouvrage *Le poids des apparences*, Amadieu insiste sur l'aspect social de l'apparence : la beauté n'est pas un don. « L'apparence est très liée au milieu social. Vous êtes plus ou moins exposé à l'obésité ; l'accès aux soins dentaires ou l'exposition au risque de handicap sont inégalement répartis dans les groupes sociaux ». Les chances de réussite sont donc bien inégalement réparties entre les différentes classes sociales, la méritocratie est plutôt défectueuse : l'élite anglaise en 2012 est issue des mêmes familles que l'élite anglaise de 1170 - même chose pour l'Italie entre 1427 et 2011.

CHA

LE MÉRITE NE
SERAIT-IL QUE
DE LA CHANCE ?

PAR MAYLI

Néanmoins, le concept de mérite est creux également en philosophie. En effet, on ne peut mériter que ce que l'on a fait soi-même, ce qui exclut déjà tout ce que l'on a obtenu par la rente, l'échange ou le hasard. Or, le hasard détermine pour beaucoup nos vies : deux agriculteurs peuvent travailler autant mais l'un dans un champ stérile et l'autre dans un champ fertile. Deux individus peuvent étudier autant mais l'un détient un patrimoine génétique qui lui donne une mémoire performante et l'autre naît avec un handicap qui pénalise sa capacité de travail. Deux artistes peuvent être talentueux mais l'un va avoir la capacité financière d'exposer ses oeuvres et l'autre non. L'individualisme et la responsabilité individuelle tient une place centrale, même si l'idée de « se faire tout seul » est une illusion tant l'individu est lié à la société - socialisations, formations, infrastructures, soins.

NCE



Il n'existe rien que l'on ait entièrement produit de nous-même donc rien que l'on mérite. John Rawls écrit ainsi : « Nous ne méritons pas notre place dans la répartition des dons à la naissance, pas plus que nous ne méritons notre point de départ initial dans la société. Avons-nous un mérite du fait qu'un caractère supérieur nous a rendu capable de l'effort pour cultiver nos dons ? »

La notion de mérite ne s'applique pas ici. » Par conséquent, la vie étant faite d'héritages, d'opportunités et de chance, la justice attributive fondée sur le mérite individuel n'est pas rationnelle, la distribution des ressources devrait donc être fondée à partir de principes collectivement déterminés, dans un cadre de coopération et d'équité nécessaires à une vie sociale harmonieuse.

De plus, la méritocratie est d'abord fondée sur la conception d'un nombre limité de places avantageuses qui peut tout à fait être remis en question: selon Malthus, « tous les hommes ne sont pas conviés au grand banquet de la nature », ce qui pousserait à la compétition entre les individus pour y accéder. Cette question de rareté des places est le résultat d'une anthropologie dualiste, dans laquelle le monde est divisé en deux catégories : la masse et l'aristocratie naturelle (autrefois héréditaire, aujourd'hui méritante). La masse est paradoxale car elle désigne le peuple, irrationnel et inculte, politiquement incompetent mais fondateur du pouvoir politique à travers l'élection politique, qui extrait une partie de l'aristocratie naturelle.

Mais si l'on redistribuait à part égale le patrimoine transmis par l'héritage chaque année à tous les Français majeurs, chacun disposerait de 310 000 €. Le nombre de places n'est pas limité, c'est seulement le partage qui est insatisfaisant : certains individus s'accaparent les places des autres.

Pourquoi la compétition continue-t-elle si les ressources sont suffisantes pour chaque vie humaine ? Le néolibéralisme repose sur une idée majeure : si la compétition est juste, dans un marché en concurrence pure et parfaite par exemple, les inégalités sont légitimes, et surtout efficaces. Une forte sélection s'opère aujourd'hui pour adapter l'espèce humaine à un néolibéralisme inéluctable - alors que ce sont bien nos représentants qui signent des traités de libre-échange avec d'autres dirigeants, ce sont bien nos États qui interviennent pour assouplir les règles du marché. Les individus les plus aptes à s'adapter à ce mode capitaliste, c'est-à-dire ceux dont la productivité est la plus forte, se voient récompenser par les dirigeants qui ne se préoccupent que du taux de croissance, indice idéal pour accroître leur profit. Le darwinisme social développé par Spencer, très éloigné de la pensée de Darwin, inscrit la lutte économique dans la loi de l'évolution, justifiant la suppression des individus les plus inaptes à s'adapter: les improductifs, les pauvres. Le XIX^{ème} siècle marque une obsession d'une supposée dégénérescence de l'espèce humaine avec la peur que la sélection naturelle n'officie plus. Pourtant, Darwin montre que la lutte des espèces s'effectue contre des obstacles naturels et non entre individus, et que la coopération rend une espèce plus apte à survivre que la compétition, avec l'exemple des fourmis. Servigne insiste également sur l'épuisement lié à la compétition alors que l'entraide est une autre loi de la jungle naturelle mais très efficace pour la survie d'une espèce.

Le mythe du mérite est pourtant relayé même dans les classes les plus défavorisées, ce qui peut paraître paradoxal car ce sont ces classes qui perdent le plus dans la compétition mondiale.

Pourtant, si cette croyance est si forte, c'est peut-être parce qu'elle rassure l'Homme : le slogan de SciencesPo Bordeaux « je le peux parce que je le veux » est tout de même plus optimiste qu'un slogan plus proche de la réalité « je le peux parce que je le veux et que je dispose d'un bon capital culturel, économique, social et symbolique ou si je suis prêt.e à étudier dix fois plus que mes camarades pour rattraper mon héritage culturel insatisfaisant, tout en sachant que mes proches ne pourront pas m'aider financièrement et que je devrais donc trouver un job étudiant pour louer un appartement insalubre mais peu cher et rembourser les frais d'inscription, et donc que je vivrais dans une insécurité économique permanente sans être sûr.e de remporter le diplôme ».

TRAVAIL : ET SI NOUS LE REPENSIONS AVANT DE LE REPRENDRE ?

**"Il y aura un avant, et il y aura
un après"... ou pas !**

Nombreux sont les spécialistes à espérer que cette crise sanitaire liée à la Covid-19 transforme en profondeur nos sociétés en souffrance. Mais est-ce vraiment le cas ? Confinement ou pas, on fait toujours appel à des travailleurs détachés pour nos récoltes. L'autonomie alimentaire n'est pour l'instant qu'un concept. On commande toujours en ligne des biens de consommation qui arrivent par cargo, tout en râlant sur les émissions de CO2 et la fermeture de nos commerces locaux. Grâce à tous nos efforts, bientôt Jeff Bezos, le PDG d'Amazon, aura un confortable statut de trillionnaire. On continue d'ailleurs de jalouser cette poignée de milliardaires aussi riches que la moitié de la population mondiale.

Nos dirigeants lorgnent toujours sur de nouvelles ressources, comme le projet de mine d'or "Espérance" en Guyane - un an après l'abandon officiel de "la Montagne d'or"- c'est dire si leur bon sens est fragile ! Nos marchandises font toujours 5 à 6 fois le tour du monde. Les exploitants, esclaves de la finance, sont toujours conditionnés à ne regarder que l'argent généré et presser les exploités à extraire davantage les ressources, façonner, assembler, vendre et distribuer. Notre Iphone13 en dépend ! Il sera d'ailleurs relié à la 5G pour mieux capter les vidéos en HD qui nous aideront à davantage nous couper du monde réel. Et ce n'est pas de notre faute si nous devons racheter un, la batterie du précédent ne tenait plus la charge, merci à l'obsolescence programmée !

Les filières de recyclage et de revalorisation des déchets ne sont pas plus aidées qu'auparavant. On ne peut sans doute pas soutenir à la fois Renault, Air France et des initiatives souvent portées par une minorité isolée et marginalisée. A quoi bon, de toute façon, quand on voit le nombre de masque par terre depuis le déconfinement, on se doute bien que l'humain se soucie de la planète que lorsqu'il n'a rien d'autre à penser. Dans le secteur tertiaire, ce qui a changé, c'est que maintenant, on peut faire tout ça en pantoufles depuis chez soi, grâce au télétravail !

Grâce aux machines, le lien social est préservé ! Encore faut-il en maîtriser les outils et ne pas se laisser entraîner par la lente fusion entre sphère publique et sphère privée, dont les applications de traçage pour raisons sanitaires n'en sont que la figure de proue.

Applaudissons donc à la fenêtre ce qu'il reste de positif à notre humanité ! Et félicitons-nous, tous ces exploits sont le fruit de notre travail !

Ne soyons toutefois pas mauvaises langues, cette pandémie aura quand même permis de mieux considérer les métiers des soignant-e-s, des chauffeurs, des manutentionnaires, et de celles et ceux qui ont fait tenir debout notre société toute entière, mais à quel prix ? Celui du SMIC ! Avouez que ça vaut bien une petite médaille et une petite prime de risque !

Bref, les changements majeurs dans notre rapport au monde semblent être, eux, restés confinés. C'est comme si nous étions pris dans l'engrenage de notre propre système ; à tel point que souvent la perspective de l'effondrement nous apparaît à la fois comme une fatalité et comme une solution.

Un triptyque Travail-Effort-Salaire

Selon la légende, plutôt controversée, l'étymologie du mot travail est associée au latin Trepalium, désignant un instrument de torture, confortant l'idée de souffrance et d'effort inhérent à cette activité. De plus, le travail renvoie à la notion de salaire et donc de moyen de subvenir à ses besoins. Le salaire est ainsi érigé en récompense d'un certain effort, effort qui semble être mesuré surtout en fonction du niveau d'études ou de sa pénibilité, plus que de son utilité. C'est en tout cas cette fragilité du système que le confinement généralisé a mis en lumière.

Aujourd'hui, vouloir rééquilibrer l'échelle des valeurs de nos métiers semble être l'enjeu et la leçon à tirer de cette crise sanitaire. D'où ces tentatives d'ajustement, mais qui se heurtent à une problématique de plus grande ampleur, celle du triptyque travail-effort-salaire.

Le salaire, pris comme argent gagné en échange du travail fourni, est la seule entité vraiment mesurable de ce triptyque. On a tendance à vouloir mesurer le travail en productivité, et à faire correspondre ce temps dépensé à un salaire

défini, pondéré par la valeur qu'on attribue à l'effort qui lui correspond.

Mais est-ce vraiment un bon calcul ? Le temps passé à obtenir un résultat n'est-il pas complètement aléatoire ? Il dépend de l'expérience, de l'humeur et de la santé du travailleur, de contraintes environnementales, des ressources dépensées, et de tellement d'autres paramètres ! On a beau appliquer les lois de Pareto, selon lesquelles 80 % du résultat est dû à 20 % du travail et inversement, cela reste une estimation qui semble très approximative.

De même, rétribuer le travail accompli par un salaire défini est certes sécurisant pour l'employé et son employeur, mais pas forcément beaucoup plus fiable mathématiquement.

Dans un monde simpliste et idéal, on diviserait la quantité totale d'argent par le nombre de travailleurs, toujours selon des pondérations établies en fonction de l'effort fourni. Or, la quantité totale d'argent à distribuer est variable.

On le voit bien lors d'une pandémie ou d'une catastrophe naturelle. «Réparer» notre système est coûteux et le coût ne correspond plus à l'effort fourni.

Pour être à l'équilibre, il faudrait alors aussi faire fluctuer soit les salaires, soit le nombre de travailleurs. Ce qui nous montre que la sécurité de l'emploi telle qu'on la connaît aujourd'hui n'est pas viable mathématiquement.

Va-t-on s'en plaindre pour autant ? Pas tant qu'une partie de notre système économique en dépend. Pas de prêt bancaire sans CDI. Pas de logement sans gagner 3 fois son montant. Pas de retraite complète sans un nombre suffisant d'annuités. Autant d'injonctions de notre modèle sociétal qui ne laissent place ni à l'échec, ni au vivant dans son ensemble.

Le sens du devoir

Mais laissons de côté les valeurs comptables pour s'intéresser aux valeurs morales liées au travail.

L'apparition de nouvelles maladies telles que le burn out ou le bore out nous montre à quel point la question du sens est cruciale. Dépassons le caractère aliénant qu'on associe trop souvent au travail. Car ce à quoi nous œuvrons tout autant que nous sommes, quelquefois inconsciemment, c'est à la construction de notre société dans son ensemble. C'est pourquoi nous nous devons de considérer le travail comme essentiel et nécessaire.

Alors pourquoi le haïssons-nous si souvent ? Parce que, depuis des années, les méthodes de management ont généré de l'injustice et altéré la perception qu'on s'en fait. Tous les modèles liés au travail sont borgnes et nous rendent aveugles au désastre que nous produisons. A ne regarder que la valeur économique, à considérer l'humanité comme un tout indépendant du reste du vivant, nous en sommes arrivés à des absurdités sans commune mesure.

En considérant l'effort et le résultat individuel au lieu de la construction collective, nos patrons nous poussent souvent à la comparaison, à la compétition, au détriment des capacités momentanées de chacun. De plus, la mauvaise répartition de la pression individuelle provoque un désintérêt global et un sentiment d'aliénation.

Vous connaissez sans doute cette histoire des trois tailleurs de pierre à l'œuvre. L'un grommelle, l'autre semble indifférent, le troisième rayonne.

Quand on demande au premier ce qu'il fait, il marmonne qu'il taille des pierres en pestant. Le deuxième, un peu plus méthodique, explique qu'il construit un mur. Le troisième, quant à lui, aussi concentré qu'heureux, déclare qu'il érige une cathédrale ! Ils font tous les trois le même travail, mais la perception qu'ils en ont change non seulement leur moral, mais aussi leur résultat.

La notion du sens dans le travail est donc importante. Elle doit être posée à l'échelle de l'ensemble du vivant, et remise en question à chaque instant. Notre modèle doit évoluer en permanence en fonction de son environnement.

La question de l'effort doit elle aussi être régulièrement réinterrogée, au vu des nombreuses évolutions technologiques qui nous aident à accomplir notre travail autant qu'elles nous rendent dépendant.

Quelles leçons à tirer de la crise sanitaire ?

Alors quel modèle pour demain ? Quelles leçons va-t-on tirer de cette pandémie créée par l'absurdité de notre système. De cette exploitation du pangolin à cette agglutination de bouches à nourrir et d'humains dépendants de leur salaire ? De cet acheminement chaotique de denrées alimentaires et de masques de protection ?

De ces aides nécessaires pour subvenir aux besoins d’acteurs de secteurs aussi variés que l’artisanat, la culture, et l’hôtellerie-restauration, tous statuts confondus ? Quelles leçons va-t-on tirer de la façon dont nos pédagogues ont dû s’adapter pour continuer à instruire nos enfants ? Comment vont s’orchestrer nos déplacements, maintenant qu’on a eu la preuve de l’impact de leurs émissions néfastes pour la planète ? S’agit-il simplement de réparer notre système ou de le reconstruire, de le remodeler ?

Si la tendance de nos gouvernants est de changer le moins possible, de reprendre le plus rapidement comme auparavant le cours des choses, peut-être juste en nous culpabilisant davantage sans nous donner les moyens de tester de nouveaux modèles, il ne nous est pas interdit de penser à plusieurs pistes d’évolution. Allez, rêvons un peu ! Imaginons notre futur !

Ancrer davantage le travail sur un territoire.

Pour redonner du sens à notre travail, il faut que nous puissions voir l’impact de nos efforts. Sur nos vies autant que sur notre environnement. Nous ne prenons conscience de nos actes que si nous les voyons.

Tant que nos I phones seront fabriqués à partir de matières premières extraites en Afrique équatoriale, assemblés en Chine et vendus par des multinationales, nous ne verront pas l’impact de nos actes.

Nous continuerons donc de les vendre, de les acheter, de concevoir de belles applications en ayant l’impression de bien faire et de servir le bien commun.

Tant que nos déchets seront emmenés loin de nous et souilleront d’autres terres que les nôtres, nous continuerons de les produire, la plupart du temps sans nous en rendre compte.

Quel communicant a conscience qu’à chaque partage d’événement local voué à renforcer le lien social, c’est un peu plus de banquise qui fond à l’autre bout de la planète.

Tant que nos médias seront centralisés, nos informations seront partielles et partiales, décorréélées des subtilités locales.

Les images et discours produits ne feront que renforcer le déracinement de nos pensées.

Il en va de même pour notre politique globale et nos lois ; citons à titre d’exemple les ravages de la politique agricole commune sur la biodiversité et sur le moral de nos agriculteurs. Nous avons d’ailleurs tout intérêt à réorganiser notre système agricole pour gagner notre autonomie alimentaire, si nous voulons pallier au risque de pénurie.

La pandémie a révélé la fragilité du secteur, que ce soit au niveau de la production, de l’acheminement ou de la distribution.

Il suffit d’un grain de sable, une tension diplomatique qui bloque l’accès au pétrole, et donc au transport des produits ; une sécheresse non anticipée ; l’arrêt brutal des exportations de la part d’un pays inquiet, et c’est toute l’industrie agroalimentaire qui s’effondre.

Nous devons donc repenser le travail localement, et autour de nos besoins fondamentaux. Notre nourriture, notre énergie, nos liens sociaux, notre culture, nos foyers...

« Nous ne sommes pas le produit d’un sol, mais celui de l’action qu’on y mène », dit le proverbe.

Ce qui nous lie, ce sont nos actions, mais si elles ne sont pas enracinées à notre environnement, notre société est volatile et parasite, et alors nous ne valons pas mieux que le virus SRAS-COV-2.

Veillons toutefois à ne pas nous considérer comme seuls légitimes sur ce territoire. Considérons le vivant dans son ensemble et ne nous voyons pas au centre de toutes les interactions.

Laissons des espaces libres, au sein de notre territoire, où la nature aura tous ses droits.

Réorganisons notre travail selon un nouveau triptyque

La notion de temps de travail est difficile à réguler. Imposer la semaine de 35h ou 39h est une moyenne comptable qui ne prend pas en compte les paramètres variables de l’effort à fournir et rend le travailleur sujet et non acteur de ses réalisations. Pensons plutôt le travail en missions ou en projets à accomplir. De même, le rêve que chacun puisse trouver un travail qui lui plaît est vain. Il est des métiers que personne ne veut faire et qui sont pourtant essentiels à notre société.

Trouver du plaisir dans son travail est une notion bien différente de celle de trouver un travail plaisant. Mais fort heureusement, le niveau global d’étude et l’intelligence collective nous a rendu bien plus polyvalents qu’autrefois.

Au lieu de penser travail comme un service unique à la société, nous devrions le penser selon trois catégories par lesquelles nous devrions forcément passer.

La première, serait de l’ordre de la corvée. Le service à la société, mais qui ne nous fait pas vraiment plaisir. Nous accomplirions cette mission à tour de rôle, pour permettre à chacun d’accéder à la deuxième catégorie, celle du travail créatif, inspirant, celle au service du bien-être et du confort, toujours afin de servir la société, mais plus valorisant pour l’estime personnelle. Ainsi, les designer et les hôtes de caisse partageraient un même vécu, puisqu’ils pourraient exercer leurs métiers respectifs à tour de rôle. Les banquiers du lundi pourraient être les maçons du vendredi.

Les agriculteurs pourraient être délestés d’une partie de leur travail puisqu’une plus grande partie de la population serait autonome et travaillerait quelques heures à sa ferme de quartier. Ce vécu partagé souderait la société et renforcerait l’esprit collaboratif.

Évidemment, avec un tel système, les temps de formation devraient être revus, et les études faites uniquement en début de vie seraient réparties sur toute la vie.

La troisième catégorie de travail serait le travail personnel, pour assurer sa survie et celle des autres. Un temps pour s’occuper de soi, de ses proches, des plus fragiles, un temps pour soigner de manière générale l’âme du monde. Il s’agirait d’un temps pour prendre soin non pas de l’espèce humaine uniquement, mais du vivant en général. Au vu des dégâts que notre espèce provoque sur Terre, il y aurait de quoi faire pour réparer. Il s’agirait tout simplement de rétablir le juste équilibre entre ce que la nature nous donne et ce que nous lui apportons.

Avec quels moyens ?

Pour entamer une telle mue dans notre système, il faudrait pouvoir s’affranchir de notre dépendance à l’économie. Considérer que l’argent est un moyen d’échange parmi d’autres.

Remettre en avant l’échange naturel de biens et de services entre citoyens. La notion territoriale en est une des clés. Par exemple, une mairie pourrait offrir un logement et un moyen de transport propre à ses employés plutôt qu’un salaire indécent complété d’une triade d’aides sociales.

D’autres pistes sont intéressantes. Le revenu universel, versé toute la vie sans condition, permettrait de repenser le salaire comme ressource et non comme but. De nombreux détracteurs de ce procédé y voient là un moyen de s’affranchir du travail et de pousser à l’oisiveté. Mais cette vision est issue d’un conditionnement à relier systématiquement l’effort à la récompense. Or ce n’est déjà pas le cas pour le bénévolat, le travail de l’éducation des enfants ou les attentions solidaires à ses voisins. Le confinement a mis en exergue ce type de travail là, sans pour autant l’avoir valorisé. Certains départements, dont celui de la Gironde, ont d’ailleurs relancé l’idée du revenu universel, dont la demande d’expérimentation avait déjà échoué il y a un an. Pas sûr que nos dirigeants aient changé d’avis depuis, mais le droit à l’expérimentation doit être débattu autant de fois que le contexte le permettra. Expérimenter, c’est le premier pas pour changer, quitte à se tromper.

Enfin, dans ce même objectif de mieux répartir l’effort collectif, le progrès technologique aurait sa place à jouer. Il nous permettrait d’être plus efficace en travaillant pour plusieurs missions à la fois. Les cerveaux de la jeune génération sont déjà rompus à l’exercice. Combien d’étudiants apprennent leurs cours tout en suivant une série ou en écoutant un podcast ? Le livreur à vélo pourrait en pédalant produire et stocker de l’énergie qui serait redistribuée à la collectivité une fois le vélo garé à une borne spéciale. La chaleur de nos serveurs, relocalisés, pourrait nous chauffer en hiver. L’homme de bureau pourrait piloter la récolte à distance via une machine mécanisée. Tout ceci serait possible à condition de collecter au préalable les outils nécessaires, reconditionnés à partir d’anciens objets technologiques désuets, afin d’extraire le moins possible de nouvelles ressources de notre planète. La meilleure des ressources, sans doute inépuisable, ce sont d’abord et avant tout nos idées !!

NICOLAS GRUCZKA

**LO-FI, « DO IT YOURSELF » ET
SOUNDCLOUD,
DES TRAVAILLEURS ET TRAVAILLEUSES
PLUS QU’EN SOLO
PAR HUGO**

Le thème du travail m'a amené à évoquer un sujet qui m'est cher dans la musique. L'objectif ici va être de comprendre ces artistes qui semblent avoir besoin de personne, ou presque. Ils sont d'abord compositeurs, paroliers, mais surtout multi-instrumentistes et agiles avec les techniques du son : ils peuvent donc facilement s'autoproduire. Y a-t-il plus de travail d'artiste alors ?

L'overdubbing, est une technique de studio qui se démocratise tout au long des années 1960. Il s'agit simplement du rajout d'une piste d'instrument joué, un riff de guitare ou des harmonies vocales par exemple, sur une base rythmique, le tout formant ainsi le mix final du morceau. Si j'introduis l'article sur cela, c'est parce que son développement va permettre à un seul individu d'enregistrer un morceau « complet » en terme d'instrumentation. Dans la même période, de nombreux artistes ont pris du recul par rapport aux concerts et aux tournées, perçus alors comme un « passage obligatoire ». À l'inverse, il y a un engouement pour des albums plus travaillés. Progressivement l'idée qu'une seule personne joue de tous les instruments sur un morceau ne devient pas illogique puisque ce dernier n'est pas pensé pour être réalisé en live par plusieurs performeurs.

Le premier grand exemple est McCartney de 1970, le premier album solo du tout juste orphelin des Beatles. Il est enregistré dans sa maison en banlieue londonienne avec un équipement basique (four-track tape). Excepté les harmonies vocales de Linda McCartney, Paul enregistre tous les instruments, toutes les voix, il a tout écrit et a tout produit: il n'a pas eu besoin des traditionnels musiciens de studio et d'un producteur. Tout cela en fait d'abord un précurseur du son lo-fi mais surtout de l'indie, dans le rapport entre l'artiste et sa propre musique enregistrée. Ce même Paul n'a fait que poursuivre une expérience musicale déjà entamée, puisque depuis l'album blanc il expérimente des morceaux dont il est l'unique penseur et joueur. Enfin, il est bon de rappeler que les critiques mainstream contemporaines sont sévères avec ce premier album, on lui reproche d'être mal fini, bâclé et mal enregistré.

**Quelle est l'évolution de ce mode de production ?
Comment et pourquoi être le seul artiste de sa propre œuvre ?**

Pour ce qui est du plus impressionnant, deux ans après l'exemple précédent, Mike Oldfield dévoile Tubular Bells. Ici on est sur du rock symphonique, un sous-genre du rock prog avec une instrumentation très variée et complexe. Il y a au total 274 overdubs, c'est-à-dire de pistes rajoutées, pour presque 50 minutes de musique, principalement instrumentale, divisée en deux parties. Il y joue la quasi-totalité des instruments, et notamment les tubular bells éponymes. La même année, il y a aussi Todd Rundgren qui sort son troisième album Something/Anything? dans lequel, sur les trois quarts du disque, il réalise à la fois l'instrumentation mais aussi, à la différence d'Oldfield, la production. Ce dernier va d'ailleurs impacter un artiste plus récent, qui va parfaitement coller au sujet.

Des années 1980 à 2000, les grands artistes mutlit-instrumentistes sont chronologiquement Prince avec l'excellent Dirty Mind, à mon avis sous-estimé par rapport aux albums suivants. La vague de l'alternatif est accompagnée par Trent Reznor, figure du projet indus Nine Inch Nails, Beck et son Mellow Gold porté par un single, « Loser », enregistré dans la cuisine d'un pote, par Dave Grohl qui comme McCartney se lance en solo, après la fin de Nirvana, avec un album fait maison. On peut citer aussi PJ Harvey ou encore Anton Newcombe des Brian Jonestown Massacre, qui monopolisent plusieurs instruments, claviers, instruments à vents, dans leur projets respectifs.

Aujourd'hui c'est Kevin Parker et son projet Tame Impala qui illustre le plus le sujet. Sur ses quatre albums de 2010 à 2020, partant du neo-psychedelia, notamment inspirés par Todd Rundgren, jusqu'au soft rock avec des touches disco, il pense, crée, joue et produit des morceaux parmi les plus influents de la dernière décennie. La réalisation d'un album entier par un seul artiste est souvent justifiée par les « limites » que représente le travail studio en groupe. Dans le cas où un compositeur a une idée particulière sur un morceau, il peut être difficile de l'expliquer aux autres membres, même avec des partitions. Il ne s'agira pas complètement de ce qu'il avait en tête et pour les artistes étudiés, c'est quelque chose de très frustrant. Thoineau Palis avec son projet solo TH da Freak, dans une configuration similaire avant 2018 et la participation en studio d'autres musiciens, évoque la « méthode du dictateur » qui permet d'être la tête pesante exclusive d'un morceau ou d'un album.

On retient donc que ces artistes sont d'abord multi-instrumentistes, généralement compositeurs et paroliers mais surtout ils pensent la musique ici enregistrée et différencient cela de la musique jouée en live ; il est difficile d'interprété seul des morceaux très complets. Leur talent leur permet de jouer tous les instruments d'une composition et ils sont alors les seuls « responsables ». De plus si le DIY (« do it yourself ») est très lié au son lo-fi, avec surtout R. Stevie Moore, on remarque que cela apparaît aussi dans la musique « labellisé ».

Récemment de nombreux projets hip-hop (par exemple, le terme lo-fi est aujourd'hui plus une simplification de « lo-fi hip hop »; de la musique et des instrumentales fait maison qui se développe énormément sur Youtube et Soundcloud), electro comme la vapor ou synthwave, sont réalisés par un seul artiste.

Pour ce qui est des genres proches de l'ambient, l'instrumentation est moins variée mais reste excellente.

L'un des exemples est le projet de Liz Harris, Grouper avec l'album Ruins de 2014, enregistré en partie dans la province sud du Portugal ; on ressent les paysages de rivages, de villages et de falaises dans un travail très personnel. Jenny Hval a produit Blood Bitch dans une optique similaire ; il s'agit d'un excellent concept album de 2016 déjà évoqué dans le Tack n°2, influencé par le fantastique et l'horreur.

Aujourd'hui avec internet et notamment l'accès aux plate-formes comme Bandcamp ou Soundcloud, les projets solo se multiplient. Luna Li par exemple, a profité du confinement pour poster des instrumentales complexes et variées sur Twitter ; harpe, solos de guitare avec chorus, claviers ou encore violons, elles ont très largement tourné et illustrent l'apport pour les artistes de ce réseau social. L'algorithme Youtube a aussi permis à des artistes indie d'émerger ; à force d'apparaître dans les recommandations ou les contenus suggérés. C'est le cas du folk et psyche I Didn't Know de Skinshape (William Dorey). D'ailleurs le terme indie de par sa définition, peut aussi implique un enregistrement et une production fait par un peu individu. Pour ce qui est de Soundcloud, c'est le projet solo de Marie Ulven Ringheim, girl in red, qui a débuté avec le single « I Wanna Be Your Girlfriend » fin 2016, single qui a rapidement atteint des milliers d'écoutes au bout de plusieurs semaines.

Pour conclure, les multi-instrumentistes ont d'abord enregistré des démos pour leur groupe avec parfois une variété d'instruments joués; les exemples fondateurs étant Paul McCartney et Brian Wilson. Dans les années 1970 le principe du « DIY » apparait comme une finalité à l'album et même un élément qui le caractérise, comme pour Mike Oldfield qui est aujourd'hui réputé surtout pour cela. A partir des années 1980 ce principe continue de circuler entre les genres pop mais c'est néanmoins l'alternatif et l'indie qui y sont principalement associés. Depuis la fin des années 2000, l'existence de divers logiciels a démocratisé la création musicale d'abord mais aussi l'utilisation d'instrument variés: avec un clavier midi on peut réaliser des orchestrations ou jouer un son peu commun de plus en plus réalistes et complexes. Les plate-formes déjà évoquées regorgent de travailleuses et de travailleurs qui repoussent toujours plus la créativité et ils ont la possibilité d'exprimer le mieux possible ce qu'ils ont en tête.

La playlist illustrera, en musique, mon propos :

work ~~hard~~ *à ton rythme*



graphizm



Graphizm

TACK N°5

UN GRAND MERCI À :

Roman et Étienne pour leur collaboration sur notre couverture, à **Mayli, Mathilde et Pauline** pour leur travail de relecture, mais également à **Mayli** pour son article, **Heolruz** pour sa critique cinématographique de qualité et du choix original des oeuvres qu'il présente. Merci à **Hugo Verdier** pour sa chronique musicale, à **Théo** pour son illustration en flat design et à **Alex** pour le début d'une nouvelle histoire à suivre tous les mois. À **Maïa et Nolween** pour la traduction anglaise des articles de ce numéro (retrouvez-les sur notre site internet). À **Mina et Amélie** pour leurs contributions artistiques, à **Bastien** pour une nouvelle réflexion vidéo ludique. Merci à **Graphizm** qui entre dans notre équipe ce mois ci et qui nous offre une jolie illustration.



L ' OURS